



Études photographiques

34 | Printemps 2016

Que dit la théorie de la photographie ? / Interroger
l'historicité

Dans l'œil du daguerréotype

La rue du Faubourg-du-Temple, juin 1848

Olivier Ihl



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/3597>

ISSN : 1777-5302

Éditeur

Société française de photographie

Édition imprimée

Date de publication : 4 juin 2016

ISBN : 9782911961342

ISSN : 1270-9050

Référence électronique

Olivier Ihl, « Dans l'œil du daguerréotype », *Études photographiques* [En ligne], 34 | Printemps 2016, mis en ligne le 03 juin 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesphotographiques/3597>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Dans l'œil du daguerréotype

La rue du Faubourg-du-Temple, juin 1848

Olivier Ihl

- ¹ Le cliché ci-contre passe pour la « première illustration photographique d'un reportage dans les journaux »¹ (*fig.1*). La rue du Faubourg-du-Temple lors des sanglantes journées de juin 1848 : telle est la scène capturée par ce célèbre daguerréotype. Sur l'image, une barricade se tient en travers de la rue déserte, tandis qu'en face une femme portant un bonnet blanc est penchée à une fenêtre. Elle regarde le photographe. Il est 7 h 30 du matin. En ce dimanche 25 juin, elle est la seule présence humaine que la lentille a fixée. Sans doute intriguée par l'étrange appareil que Thibault braque sur la rue, elle ne bouge pas. Un de ces nouveaux appareils destinés à ce que les journaux appellent, depuis quelques années, la « photographie » ?



Fig. 1. Eugène Thibault, *Barricades dans le faubourg du Temple, le 25 juin 1848*, daguerréotype (11,2 x 14,5 cm) donné par M. Luttringer au musée Carnavalet en 1934. La photographie est rarement reproduite. On lui préfère deux autres clichés du même auteur resté inconnu conservés, eux, par le musée d'Orsay.

- 2 Le journal *L'Illustration* a publié dès le 8 juillet deux de ces clichés sous forme de gravures sur bois (fig. 2). Dans un contexte insurrectionnel, il s'agissait de célébrer l'ordre retrouvé². Pourtant, bien que deux plaques de Thibault soient aujourd'hui conservées au musée d'Orsay³ et une autre au musée Carnavalet, on ne sait que peu de chose sur son auteur⁴. Cela n'a pas empêché l'histoire de la photographie d'en faire l'un de ses moments fondateurs. Un moment entouré d'approximation.
- 3 Pour ce commentateur, un certain « Eugène Thibault » aurait été « commissionné » par le rédacteur en chef du journal *L'Illustration*. Le 25 et 26 juin, il aurait installé son appareil « sur un toit de Ménilmontant⁵ ». Le « photologue » Gilbert Gimon a cru, lui, tenir l'origine de ce document. Il situa la prise de vue dans la rue de la Folie-Méricourt : soit dans la mansarde d'une petite maison, soit juste à côté, au deuxième étage de la caserne Popincourt au numéro 62. Ce qui, évidemment, supposait « une certaine connivence avec les autorités militaires⁶ ». On le constate : lieu photographié, identité de l'opérateur, mobile de la prise de vue, tout ici est énigme.
- 4 D'où l'enquête que j'ai voulu conduire pour restituer l'identité du daguerréotypiste et retracer la généalogie de cette prise de vue. Elle est née du hasard d'une série d'investigations sur la représentation électorale en 1848. Étant le fait non pas d'un historien de la photographie mais du politique, la démarche intriguera. Elle pose, en fait, le problème de ce que les spécialistes de sciences sociales désignent comme la *serendipity*⁷. Un philosophe définissait le mot comme consistant à « chercher quelque chose et, ayant trouvé autre chose, à reconnaître que ce qu'on a trouvé a plus d'importance que ce qu'on cherchait ». Quelle place faire à cette découverte fortuite lorsqu'elle surgit d'une recherche tournée vers un autre sujet ? On dira que la représentation photographique

n'est pas vraiment sans lien avec la représentation politique. Un constat qui, au-delà de l'invite à croiser les regards et à redoubler de sagacité, consolide un chantier d'étude. Après tout, le cliché que signe Thibault en juin 1848 ne suggère pas autre chose. Lui aussi en témoigne : on ne trouve jamais que ce qu'on est préparé à voir.

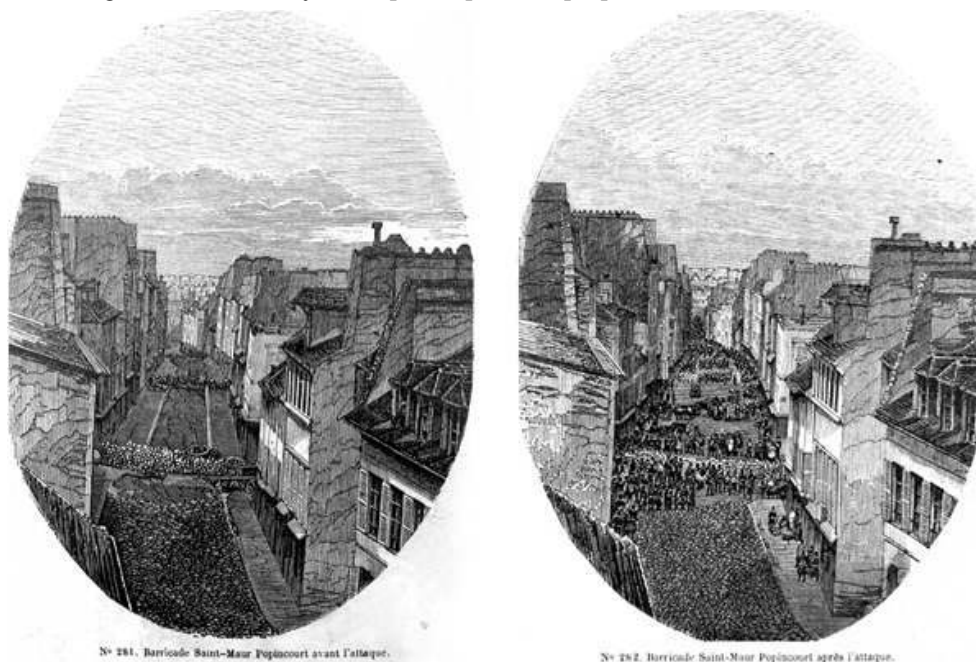


Fig. 2. Planches gravées d'après les daguerréotypes de Thibault publiées par *L'Illustration* le 8 juillet 1848. Elles seront reprises dans un supplément spécial, les *Journées illustrées de la révolution de 1848*, vendu dès le mois d'août en livraison de 15 centimes.

Premiers indices

- 5 Depuis sa proclamation en 1839 par François Arago, le procédé du daguerréotype, fruit des travaux de Nicéphore Niepce et de Louis Daguerre, a donné naissance à un type inédit de regard. Celui d'une lentille, appelée objectif, qui s'offre comme un enregistrement exact du réel. Jules Janin, qui présente l'invention dans les pages de la revue *L'Artiste*, ose cette définition : « c'est un miroir qui garde toutes les empreintes⁸ ». Il ne croyait pas si bien dire.
- 6 Sur les deux exemplaires du musée d'Orsay, en bas à droite, à peine visible, un poinçon désigne le fabricant de ces demi-plaques : « 30 Daguerreotype Richebourg A Paris, quai de l'Horloge 69 » (fig. 3 et 4). Pierre Ambroise Richebourg est connu. C'est l'un des « Princes du Boulevard ». Cet ingénieur-opticien a été formé comme assistant de Vincent Chevalier, puis de Daguerre. C'est un opticien reconverti. Né à Paris en 1810, il est mort dans un quasi-anonymat le 25 décembre 1875 à Saint-Pierre-lès-Nemours. Sa carrière en fit pourtant l'un des photographes les plus recherchés. Ce n'est pas un hasard si c'est chez ce « daguerreotypiste » (il revendique l'appellation dès 1844 dans le *Bottin du commerce*) que George Sand accepta de poser pour la première fois le 27 octobre 1852⁹. Républicain en 1848, Richebourg se rapprochera ensuite de la cour impériale. Il jouira après 1851 d'une solide réputation. Membre de la Société française de photographie, il connut une prospérité dont témoigne le relevé établi après le décès de son épouse¹⁰.



Fig. 3. *Barricades*
rue Saint-Maur. Avant l'attaque,
25 juin 1848. Daguerreotype
par Thibault,
11,2 x 14,5 cm, Paris, musée d'Orsay.

- 7 L'ampleur de ses réseaux marchands souligne cette notoriété commerciale. Il est en relation avec plusieurs éditeurs en Europe. Et le créancier d'artistes et d'imprimeurs de renom. Si l'étiquette de « photographe de l'Empereur » lui a ouvert de nombreuses portes, elle trahit cependant l'éclectisme qui ne cessa de le caractériser. De 1840 où il travailla avec Alfred Donné, professeur de microscopie au Collège de France, pour associer une chambre noire à l'extrémité d'un oculaire de microscope¹¹, aux premiers essais de photographie¹² judiciaire au début des années 1850 ou, plus tard, avec ses clichés de ruines incendiées laissées par la Commune¹³, Richebourg n'a cessé d'innover. Il a introduit la lumière photographique dans nombre d'expériences artistiques et scientifiques. En ces années qui voient la photographie devenir une profession¹⁴, il a participé activement à l'avènement d'une nouvelle culture de l'image.

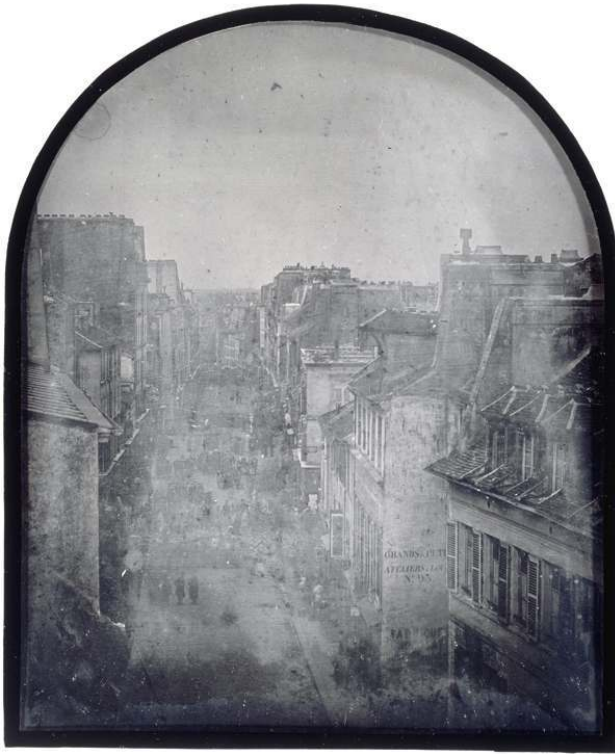


Fig. 4. Barricades rue Saint-Maur. Après l'attaque, 26 juin 1848. Daguerreotype par Thibault, 11,2 x 14,5 cm, Paris, musée d'Orsay.

Un homme de progrès

- 8 C'est dans le cadre d'une de ces manifestations¹⁵ que Richebourg rencontra un certain « Thibault » le 15 octobre 1848. Négociant en assurances, déposant de plusieurs brevets, notamment d'une échelle à incendie qui connaîtra un grand succès en 1835¹⁶, Charles François Thibault est un propriétaire du cours de Vincennes. Né en 1801, ce fils d'un garçon de caisse du III^e arrondissement fut nommé administrateur de la société créée le 27 novembre 1850 pour exploiter les applications commerciales d'une nouvelle machine à vapeur¹⁷. Thibault comme Richebourg ont en commun de s'être engagés à fonds perdu dans le financement des travaux de Félix Alexandre Testud de Beauregard¹⁸. D'où le fait que l'on retrouve les trois hommes présents lors de différentes présentations de cette découverte à des entrepreneurs anglais, belges ou états-uniens.
- 9 L'une d'elles se tient en 1851 au nouveau domicile de Charles François Thibault, au 34, rue du Rendez-Vous, dans le quartier Bel-Air, à Saint-Mandé. Sont réunis là ce 4 février, outre Testud de Beauregard, Richebourg et Thibault, Philippe Faivre, docteur en médecine, Claude François Mougenot, maire de Saint-Mandé et l'abbé Moigno qui fondera l'année suivante la revue *Cosmos. Revue encyclopédique hebdomadaire des progrès des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie*¹⁹. Alliance d'intérêt en même temps que relation d'amitié : Charles François Thibault fait partie du clan Richebourg. Sa présence comme témoin de mariage du fils Richebourg, Ambroise, l'indique clairement.
- 10 Cette présence révèle donc les contours d'un réseau sociopolitique. La plupart de ces hommes ont conservé de leur jeunesse un fort attachement aux idées de progrès, d'instruction et d'égalité. Pierre Ambroise Richebourg a, par exemple, multiplié les

amitiés dans les milieux républicains et socialistes. Thibault est, lui, conseiller municipal dans l'équipe conduite par le maire républicain de Saint-Mandé, Jean Henri Chevreau. Ce dernier exerça cette fonction de 1829 à 1848. Nommé commissaire du gouvernement par Ledru-Rollin, il soutiendra par la suite le Second Empire, avant de connaître une carrière de député au Corps législatif.

- 11 Quant à Testud de Beauregard, il ne cessera jusqu'à la fin de « partager le pain de la science avec les ouvriers²⁰ ». Par des ouvrages, des *Lettres-causeries* hebdomadaires, mais surtout par des cours gratuits auxquels il consacra une grande partie de son temps. Ces enseignements, organisés avec la chambre syndicale des chauffeurs-conducteurs-mécaniciens du département de la Seine, se tenaient chaque vendredi soir à la mairie du IV^e, puis rue Lafayette devenue sa « salle d'expérimentation de la Révolution industrielle ». Certains enseignements eurent également lieu rue Parmentier ou rue Saint-Maur.

Aux sources d'un point de vue

- 12 Trois hommes donc épris de progrès, trois hommes intéressés à des titres divers par la « science photographique ». On ne dispose que de fort peu d'information sur leurs relations. Il est probable que Thibault ait appris le maniement du daguerréotype avec Richebourg. À moins que cela ne soit avec Testud de Beauregard, lui-même, suffisamment avancé dans ce domaine pour travailler à un procédé de photographie dit « photochromie », dont rendent compte les revues spécialisées²¹. Le fait que les daguerréotypes de Thibault proposent une image redressée, et non pas inversée, du champ de vision de l'objectif, plaiderait évidemment pour Richebourg. Cette technique, l'ingénieur-opticien est le premier à l'avoir mise au point quelques années plus tôt. Reste qu'il faut être prudent. Il y a près d'une dizaine de personnes qui enseignent dans le Paris de 1848 le maniement du daguerréotype. Dont Antoine Plagniol à partir de 1846, Édouard Morin (ébéniste mécanicien) en 1847 ou Noël Lerebours à partir de 1847 qui donnait, lui, des leçons tous les jours²².
- 13 Se procurer l'équipement nécessaire ne fut pas une chose difficile. Cela fait une dizaine d'années que des appareils complets sont disponibles chez la plupart des opticiens parisiens, moyennant d'abord 300 francs, puis pour quelques dizaines de francs dès le milieu des années 1840. Fixer la vue qui s'offre des fenêtres est une pratique en plein essor, surtout depuis que les préparatifs se sont simplifiés, la pose ne nécessitant, elle, plus que quelques dizaines de secondes²³.
- 14 Comment s'assurer toutefois que c'est bien ce Thibault qui a pris la série de vues des barricades ? Après tout, le nom est fort répandu.
- 15 Même en resserrant le profil des recherches, annuaires et Bottin de l'époque signalent une demi-douzaine de Thibault susceptibles, par leur métier et leur adresse, de correspondre. Pour établir une preuve matérielle, il a fallu retrouver le lieu exact de la prise de vue. Seul moyen d'établir avec certitude l'état civil de l'opérateur qui, les 25 et 26 juin, avait signé les daguerréotypes reproduits dans *L'Illustration*.
- 16 « La barricade de la rue Saint-Maur-Popincourt avant et après l'attaque par les troupes du général Lamoricière, le lundi 26 juin 1848 » : la légende des clichés de Thibault a induit en erreur. La rue Saint-Maur-Popincourt n'est pas vue ici dans son enfilade mais à son intersection. Autrement dit, le daguerréotype ne montre pas des barricades dressées en

travers de la rue Saint-Maur. L'indication écrite sur le mur, à droite du daguerréotype (« Grands et petits ateliers à louer. N° 95 »), offre un indice décisif, un indice que de patientes recherches sur le plan cadastral et les calepins immobiliers ont fini par conforter.

- 17 Ce numéro désigne la cour de Bretagne : un passage fermé qui portait jusqu'en 1829 le nom de cour des États-Réunis²⁴. Long d'une centaine de mètres et composé de cinq bâtiments datant de la fin du XVIII^e siècle, il accueille, en ces années 1840, des dizaines d'ateliers d'imprimeur, d'ébéniste, de ciseleur, de rémouleur ou de « mécaniciens ». Sur le cliché, l'angle de visée (ajouté au défaut d'alignement de la porte d'entrée) dissimule entièrement cette cour ouvrière, avec ses échoppes et ses locaux d'habitation. Sa désignation est néanmoins sans équivoque.
- 18 À la droite du daguerréotype, le champ de saisie a capté le numéro 99 et les premières fenêtres du 101. Le contexte de la prise de vue se déduit alors avec précision. Le cliché a bien été réalisé du haut de la rue du Faubourg-du-Temple. Les barricades ? Elles sont dressées aux intersections de la rue Saint-Maur-Popincourt, pour la première, non loin de la caserne des Courtilles, pour la deuxième, enfin celle tout juste visible au fond de l'image se dressait au carrefour des rues Pierre-Levée, Bichat et Fontaine-au-Roi (fig. 5). Hyppolite Castille, dans son *Histoire de la seconde république en France*, signale qu'il y en avait une quatrième : là, juste à côté de la cour de Bretagne, au pied même de l'appareil d'où a été prise cette vue plongeante. Si l'on compte celle qui fut détruite le 23 juin au soir, à l'intersection de la rue Saint-Maur, il y eut donc cinq lignes de défense le long de la rue du Faubourg-du-Temple.

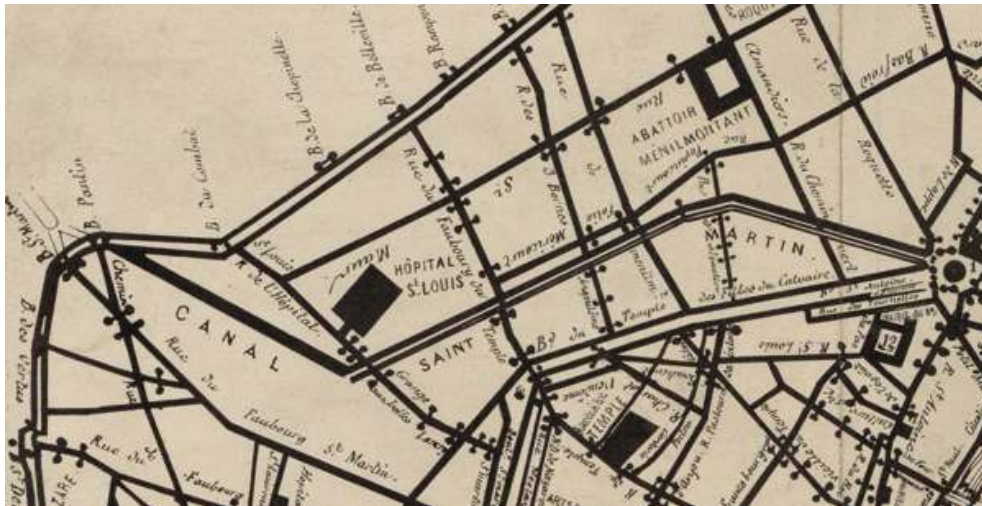


Fig. 5. Plan des barricades élevées pendant l'insurrection de juin 1848 (détail : dans le quartier du faubourg du Temple), 25 x 31 cm, planche s. n. d'éditeur, Paris, Bibliothèque nationale de France, GED-1761.

Le quatrième homme

- 19 Les plans parcellaires conservés aux Archives de Paris concordent parfaitement avec la physionomie de la rue. Qu'il s'agisse de l'atlas Vasserot pour le cadastre par îlot effectué entre 1810 et 1836 ou celui dit Vasserot/Bellanger pour les années 1830-1850 (fig. 6), ils situent la prise de vue au troisième étage d'un immeuble situé au 92 ou au 94. L'examen

des calepins fonciers fait découvrir la pièce manquante de ce puzzle visuel : Jean Pierre Piver.

- 20 Ce jardinier-maraîcher, né en 1810, est propriétaire de la maison sise au numéro 94 de la rue du Faubourg-du-Temple²⁵. Non seulement il connaît bien Charles François Thibault qu'il domicilie en 1848 et 1849, et dont il fut le témoin de mariage, mais il a acquis deux de ses célèbres daguerréotypes. Ce n'est donc pas un hasard si ces demi-plaques, assemblage de cuivre, de verre, de métal, de 12,7 cm de hauteur sur 10,4 de largeur, sont enchâssées dans un cadre noir de 29 x 24,3 cm. Elles ont été exposées dans son salon des années durant. On sait même qu'il régla à M. Thibault pour « divers frais » 70 francs, sans doute le prix des deux daguerréotypes.
- 21 On cerne mal le rôle de Jean Pierre Piver, au cœur de ce groupe d'ingénieurs et négociants épris de science et d'égalité. Le passage auquel il donna son nom a bien l'allure d'un phalanstère. Mais on ne dispose d'aucun témoignage véritable. Les actes notariés par lesquels cette partie du marais fut transformée en un espace d'habitation sont plus loquaces. Né dans une famille de petits maraîchers de l'impasse Saint-Louis²⁶, ayant deux sœurs et deux frères, Piver avait épousé Marie Catherine Delépine, le 9 mars 1831, au 92, renuméroté 94 rue du Faubourg-du-Temple. Un beau mariage qui lui permit de devenir un important propriétaire foncier.
- 22 Décédée le 9 septembre 1851, sa femme lui transmettra la maison d'où le cliché fut pris. Les deux corps de logis valaient alors 80 000 francs. Ils lui assuraient un revenu conséquent : 5 765 francs par an²⁷. Jean Pierre Piver sera marié en secondes noces à Antoinette Joséphine Dejean. On perd sa trace à la fin de sa vie. Sinon qu'il a vendu finalement cet ensemble en 1868 à Louis Spazier, entrepreneur en serrurerie²⁸ et qu'il s'est retiré dans la maison de l'un de ses frères, boulevard Voltaire.
- 23 L'homme n'a pas laissé d'écrits mais son intérieur, au début des années 1850, est décrit par un acte d'inventaire. L'idéalisme du mouvement romantique caractérise les quelques tableaux qui couvrent les murs, en tout cas ceux dont la prisée d'un commissaire a retenu les noms : un *Don Juan*, ange déchu en quête d'absolu, du peintre de style troubadour Alexandre Évariste Fragonard ; une copie du *Supplice de Mazeppa* de Louis Boulanger, qui fut le grand succès du Salon de 1827 et une figure célébrée par Victor Hugo et Byron. Côté gravures, hédonisme et exubérance : le *Serment d'amour* et *La Bonne Mère* d'après Jean-Honoré Fragonard, père.
- 24 On sait également que Piver a manié les armes : dans sa chambre à coucher, un pantalon et une tunique d'uniforme de la garde nationale sont conservés avec soin. Pour le reste, l'intérieur est celui d'un jardinier cossu : près de 2 000 francs de prisée de mobilier et argenterie. Autant pour l'immense jardin-maraîcher, qu'il faut imaginer, à l'arrière de la maison et donc, du plan visuel ouvert par le daguerréotype, avec un cheval, des charrettes et leurs harnais, des voitures de fumier et de terreau, d'innombrables cloches et pan-neaux d'asperges, de choux, de fleurs, de giroflées jaunes, d'arrosoirs ou de tuyaux, et deux cents arbres fruitiers.



Fig. 6. L'immeuble occupé par Charles François Thibault au 92, rue du Faubourg- du-Temple selon la présentation du plan Vasserot/Bellanger (1830-1850) : AP, F 1/84/14, quartier Temple, îlot 4, échelle 1/450e. La maison sera renumérotée au début des années 1850. Elle correspondra après cette date au numéro 94.

- 25 La maison d'où fut pris le cliché fut entièrement rebâtie en 1849. Après avoir pratiqué un passage sur la propriété, Piver éleva ses deux corps de logis d'un étage. Dans ce passage, il logera une trentaine de familles d'ouvriers, de fabricants, de maraîchers et de commerçants de détail : par exemple, les Avisse et les Bernard qui ont, chacune, une boutique au rez-de-chaussée, les Pigareau 450 m² dans le jardin²⁹, et jusqu'à un machiniste de scène : Adolphe Joseph Pierart à qui Piver loue 400 m de terrain pour construire un petit théâtre³⁰. Le passage permet à la fois l'habitat et la déambulation, l'activité industrielle et la flânerie. S'y ajoute une fonction culturelle comme pour assurer, à la manière de Fourier, un équilibre harmonieux des « passions³¹ » ? L'hypothèse est séduisante : Walter Benjamin fera, lui aussi, du passage « le canon architectural du phalanstère³² ».

Du haut d'un grenier

- 26 On possède une description assez précise du 94, rue du Faubourg- du-Temple grâce aux actes de vente dont cette maison a fait l'objet. C'est de là que Thibault a pris ses clichés. Elle consistait en deux boutiques, avec une allée au milieu, des arrière-boutiques, plusieurs caves dessous, deux étages de chambres et greniers lambrissés. Cette première bâtisse est reliée à un autre corps de logis au fond d'un jardin. Entre les deux, une cour plantée d'acacias et de tilleuls qui forment un couvert de verdure. La maison était

jusqu'en 1756 propriété d'un maître sellier-carrossier, Pierre Charles Boisdon³³. Son activité consistait à matelasser et à tapisser des calèches et des berlingots. D'où la largeur de la porte charretière qui donnait sur la cour.

- 27 Situées aux marges de la capitale, sur l'emplacement de l'ancien Grand Prieuré du Temple, ces terres firent l'objet, sous la conduite du bailli de Crussol, d'opérations de lotissement. L'idée était, depuis les années 1770, de créer une ville dédiée au duc d'Angoulême, le fils aîné du comte d'Artois, frère de Louis XVI et futur Charles X.
- 28 Au milieu des terres maraîchères, des moulins et des tonnelles de vigne, Jean-Baptiste Grelet, bourgeois de Paris et sa femme Françoise Jeanne Lefevre vont racheter la demeure pour développer deux boutiques en 1775³⁴ : une lavandière et un commerce de vin. C'est l'époque où se développent, protégés par la barrière d'octroi, nombre de guinguettes, cabarets et bals champêtres. Puis, ces deux corps de logis deviendront par héritage la propriété jusqu'en 1808 d'un chirurgien militaire, un dénommé Botentuit³⁵.
- 29 En se portant acquéreur le 12 mars 1819 de cet ensemble, le jardinier-maraîcher Nicolas Delépine poursuivait un double objectif : étendre la cour sur les marais qui séparait cette demeure de la rue de l'Orillon; équilibrer ses relations territoriales avec deux autres grandes familles de maîtres jardiniers, les Dulac et les Chaudron. Une course pour la maîtrise du foncier qui passait depuis plus d'un siècle et demi par des alliances matrimoniales, une âpre défense des prérogatives du métier et un opportunisme foncier à toute épreuve³⁶. En épousant le 5 avril 1830 la fille Delépine, Jean Pierre Piver accédait à d'importantes ressources matérielles. Son idée était de réorienter le projet familial en transformant la propriété en lotissement artisanal.
- 30 Après le décès du père Delépine, en 1840, après surtout la disparition de sa veuve Marie Catherine Moynet en 1848, il avait les mains libres. Il décida de se lancer dans son grand projet : la création du passage Piver. Une opération urbaine, synonyme de densification locative et d'industrialisation de la parcelle. Cette densification en lanière est un processus classique. Les urbanistes le désignent du terme de « bourrage des parcelles³⁷ ». Piver y ajouta un passage. La rue en possédait déjà deux : au 55 le passage Joinville ou au 98 le passage Philibert. Une façon d'accompagner, à l'échelle du quartier, l'implantation d'ateliers de mécanique et de fonderie. Avec la surélévation, autre procédé qui consiste, lui, à monter une façade par un mur de masque, cette technique donne aux toits de la rue du Faubourg-du-Temple leur visage si spécifique.
- 31 Charles François Thibault s'engagera dans la même logique que Piver : le 29 septembre 1849, il se maria avec Charlotte Vincente Pauline Dulac, la fille du riche maraîcher. Il quittera alors son adresse parisienne du 94, rue du Faubourg-du-Temple pour une propriété, rue du Rendez-Vous, dont il va, lui aussi, favoriser l'urbanisation³⁸. On le voit : retrouver la trame sociale qui a rendu possible l'acte photographique de Thibault, c'est se donner les moyens de connaître, et pas seulement de localiser ou de dater, le contenu de ces images. Entrons maintenant dans ces clichés. Il est temps d'essayer de comprendre en quoi ils sont représentatifs de l'événement auquel l'histoire les a arrimés.

La barricade

- 32 Les récits des combats saisis par les daguerréotypes de Thibault ne manquent pas. L'un des plus connus est celui d'un capitaine du 1^{er} bataillon de la garde républicaine rapporté dès le 28 juin par Karl Marx. Il souligne la violence des affrontements aux abords de la

barricade dressée à la hauteur de la rue Saint-Maur (fig. 7). « Nous remontons le faubourg du Temple ; avant d'arriver à la caserne, nous faisons halte. À deux cents pas plus loin, s'élève une formidable barricade, appuyée par plusieurs autres et défendue par 2 000 hommes environ. Nous parlementons avec eux pendant deux heures. Vainement ! Vers six heures arrive enfin l'artillerie ; alors les insurgés ouvrent les premiers le feu. Les canons répondent et, jusqu'à neuf heures, le grondement des pièces fait voler en éclats les fenêtres et les tuiles ; c'est un feu épouvantable. Le sang coule à torrents en même temps qu'éclate un orage terrible. À perte de vue le pavé est rougi de sang [...]. Le nombre des morts est immense, le nombre des blessés encore beaucoup plus grand. À neuf heures, nous prenons la barricade à la baïonnette³⁹. »

- 33 Cette barricade prise par le colonel Dulac, à la tête du 29^e régiment de ligne, est située plus bas dans la rue Saint-Maur, au croisement de plusieurs constructions la reliant aux rues des Trois-Bornes et des Trois- Couronnes. Décrite par Daniel Stern, cette « véritable redoute » est protégée par des tireurs postés aux fenêtres. Elle fut attaquée au canon par la colonne du général Cavaignac le 23 juin. Elle sera reconstruite quelques heures plus tard. La rue du Faubourg-du-Temple est, elle, sous le contrôle du capitaine Lécuyer. Avec ses 1 900 hommes, il y est arrivé le 23 juin pour livrer une bataille contre les troupes du général Lamoricière. La plus grande barricade que l'on voit sur les daguerréotypes de Thibault protège, elle, la rue du Faubourg-du- Temple. Derrière ce mur de pavés de près de 2 m, quelques centaines d'ouvriers des ateliers nationaux dirigés par d'ex-gardes républicains, des « Montagnards » de la caserne Saint-Victor licenciés un mois plus tôt. Un corps expérimenté qui, après le renvoi du préfet de police Caussidière, avait perdu son état et sa solde. Mais pas ses fusils : presque tous sont jalousement conservés depuis le 24 février⁴⁰. Balayée dans la soirée, la rue retrouvera dès 3 heures du matin ses barricades pour des combats qui vont durer, cette fois, deux jours.
- 34 Le garde Hartmann rapporte que la tactique de fraternisation a failli réussir dans cette partie du bas Belleville. La photographie de Thibault aurait pris alors un tout autre sens. Le garde ne fut que « médiocrement étonné » au moment où le feu dut commencer « de voir qu'une grande partie du détachement refusait positivement de faire feu, d'autres mêmes menacèrent de faire feu sur celui qui dirigerait son arme contre les ouvriers, beaucoup aussi disparurent ». Ces soldats réfractaires trouveront refuge un peu plus bas, dans une dizaine de maisons situées entre les numéros 46 et 67 de la rue du Faubourg-du-Temple, où beaucoup resteront jusqu'à la fin des combats le 26 juin⁴¹. Mais la négociation échoua. L'affrontement eut bien lieu. L'avait-il su d'emblée ? Thibault sera le photographe d'une victoire de l'armée loyaliste, non celui du triomphe de la « République démocratique et sociale ». Mais à quel prix.
- 35 L'attaque du 23 juin aurait fait au pied du daguerréotype, selon plusieurs bilans, plus de deux cents morts, rien que parmi les soldats. Elle a notamment coûté la vie au représentant Dornès, à la tête d'un détachement de gardes mobiles, au chef d'état-major Husson de Prailly, au général Fouché, commandant la 1^{re} division, ou au commandant du bataillon de la garde républicaine, Lebris. Quant au général François, au chef d'escadron d'état-major La Tour du Pin ou à Lescouvé, commandant le 2^e bataillon de la 6^e légion de la garde nationale, ils furent grièvement blessés⁴².
- 36 Le daguerréotype du 26 juin de Thibault a été réalisé au petit matin, juste au moment où l'état de la lumière et l'issue du combat rendaient possible une prise claire. Son champ de vision dépendait directement de la manœuvre d'artillerie, au demeurant très classique, opérée par le général Lamoricière, ancien lieutenant des zouaves d'Algérie, rompu aux

prises de campement et aux luttes de guérilla. D'après plusieurs témoignages, la résistance des insurgés se ressentit du caractère asymétrique des forces en présence. Même si les plus déterminés combattirent jusqu'au bout. Lamoricière avait tous les atouts en main. Il savait mieux que personne qu'il fallait éviter de buter à nouveau sur la barricade « la mieux faite et la mieux défendue », celle située dans le faubourg du Temple, au coin de la rue Saint-Maur.

- 37 L'opération du 26 juin fut rapide. Après de puissants coups de canon tirés dès 3 heures du matin, le général ordonna l'attaque à la baïonnette. Les têtes de colonne étaient composées du 29^e de ligne, du 20^e bataillon de la garde mobile et du 4^e bataillon de la 1^{re} légion. Les deux premières barricades du bas de la rue, affaiblies par le manque de munitions, furent balayées sans grandes pertes. Seule la dernière, au croisement de la rue Saint-Maur, opposa une véritable résistance. Moins par sa taille, agrandie par les récits apologétiques⁴³ mais que Thibaut montre finalement assez commune, que du fait de son éloignement des premières positions d'artillerie.
- 38 Un garde national, resté anonyme, relate : « quelques tentatives ont été faites pour défendre des barricades isolées, des coups de fusil ont encore été tirés çà et là de quelques maisons par des désespérés ; mais, à partir de midi, on avait déjà commencé la destruction des barricades⁴⁴ ». Une fois maître de ce dernier rempart, le général Lamoricière avait pu prendre en écharpe la barricade de la rue Ménilmontant⁴⁵. Les communications étant rétablies, il pouvait attaquer tout le faubourg Saint-Antoine. Dès 4 heures du matin, toute la rue du Faubourg-du-Temple était donc ouverte. Et entre 6 et 7 heures, les troupes, la garde nationale (sédentaire et mobile) occupaient entièrement Belleville⁴⁶. Nombre d'insurgés s'étaient dispersés au-delà des barrières, dans les communes avoisinantes.

Le sens d'un cliché

- 39 Dans *L'Illustration*, la juxtaposition des deux gravures « d'après une planche daguerréotypée par M. Thibault » (fig. 2) a pu le laisser penser : l'opérateur aurait voulu saluer le travail des forces de l'ordre. *Avant et après l'arrivée des troupes* : le contraste est saisissant. D'un côté, la rue désertée et comme paralysée, de l'autre, une foule mêlant uniformes et tabliers de boutiquiers, synonyme de reprise des affaires. Certes, les intentions ultimes d'un acte sont d'un ordre que les sciences sociales auront toujours du mal à expliciter. Il n'en demeure pas moins que les daguerréotypes de Charles François Thibault ont une portée spécifique.
- 40 Comment la définir ? Sa signification institutionnelle ne fait pas l'ombre d'un doute. Thibault a photographié une insurrection contre la République. Alors qu'avaient été reconnus le suffrage universel, la liberté de la presse, le droit de réunion, Victor Hugo fit part de son embarras. Il se hâta de ranger l'épisode comme « un fait à part et presque impossible à classer dans la philosophie de l'histoire⁴⁷ ». La lutte qui se déroule devant la lentille de l'objectif ne ressemble en rien aux insurrections qui ont marqué la Restauration ou la monarchie de Juillet. C'était alors une lutte contre un pouvoir dénué de légitimité démocratique. Menée par des groupes contes- tant le principe dynastique au nom d'un idéal républicain, elle se soutenait des évidences de la Révolution française. En juin 1848, la geste insurrectionnelle a changé. Elle s'ancre dans la défense d'une sociabilité de travail et de quartier.

- 41 Pour Thibault, la scène était plus proche de la jacquerie urbaine que d'un processus révolutionnaire. Ce qui l'indique? L'homme a présidé un éphémère « Club fraternel du faubourg du Temple » avant le scrutin du 23 avril. Ce club, dont on ne connaît ni la composition, ni le lieu de réunion, est intervenu auprès du gouvernement provisoire pour empêcher l'ajournement des élections de l'assemblée constituante⁴⁸. Attaché aux acquis de février, il s'est donc écarté des revendications égalitaires des sectionnaires de la Société des Droits de l'homme. Ayant eu le temps d'établir des relations avec d'autres structures, comme le Club des Amis des Noirs⁴⁹, il lança fin mars un appel aux clubs de Paris.
- 42 L'adresse consistait à ménager revendications socialistes et respect du suffrage. Après avoir rappelé que « pour que le vœu de la nation soit réel, il faut qu'il soit libre, il faut que la nation comprenne bien que ses mandataires doivent conserver leur libre arbitre, et que nommés pour un temps, ils devront remplir leur mandat avec sécurité », il y révèle l'agenda gouvernemental de ses vœux : « réviser les lois oppressives, donner à la liberté toute l'extension que réclame la société républicaine, faire une guerre incessante à ces trois fléaux de toute société : le monopole, l'accaparement, la concurrence et soutenir notre dignité dans nos rapports avec l'étranger ».
- 43 Si le haut du faubourg Saint-Martin et le faubourg du Temple sont si fortement retranchés, c'est que l'équilibre politique de ce fief démocrate socialiste a basculé. Au moment où l'ancienne garde républicaine a été licenciée, de nouveaux soutiens se sont créés. Dans la rue du Faubourg-du-Temple, l'exaspération s'est accrue au fil des semaines. Les bureaux de bienfaisance sont alors submergés. Des pétitions sont envoyées pour dire le désespoir des « pauvres mères obligées de travailler loin de leur domicile⁵⁰ ». Ce n'est pas un hasard si nombre de femmes furent présentes autour des barricades. Une d'elles se retrouvera sur les bancs des accusés : le trait a frappé les correspondants de presse. La veuve Henri, couturière âgée de soixante-dix-sept ans, s'est installée au pied de l'estrade où siège le conseil, revêtue du « costume des plus pauvres ouvrières des faubourgs ». Elle était accusée d'avoir dirigé plusieurs groupes d'insurgés. La disparition de la barricade fut, pour elle, un drame : « elle criait en nous montrant, nous qui l'avions démoli : Les voilà, ces brigands qui ont défait la barricade : "tuez-les ! Si j'avais mon couteau, je leur f..... dans le ventre" (Déposition de Lecomte, boucher)⁵¹ ».



Fig. 7. Barricades
rue Saint-Maur. Avant l'attaque, 25 juin 1848 (détail). Paris, musée d'Orsay.

- 44 On commence à le comprendre. Des centaines d'individus s'entassaient derrière les façades photographiées par Thibault. Près d'une cinquantaine pour le seul numéro 90,

dont le propriétaire est François Joseph Biechelé, sa veuve en fera un orphelinat à la fin du siècle. Une vingtaine d'artisans rien qu'en face, au numéro 91, dont un fabricant d'équipement militaire, un sculpteur, un facteur de piano, un fabricant de robinet, un autre de boutons de métal et un imprimeur lithographe. Dans ce faubourg d'artisans, les groupes sociaux étaient dans un face-à-face permanent. Un territoire propice à l'affirmation du quant à soi ouvrier, à ses savoir-faire comme à ses revendications d'autonomie.

- 45 À quel degré la rue du Faubourg-du-Temple fut-elle favorable à l'insurrection ? Nul ne saurait le mesurer avec précision. Sinon pour dire qu'elle le fut. Et par des figures militantes dont l'engagement prit des formes très variables : du républicanisme proche du *National* au socialisme de type blanquiste. Durant le Second Empire, le quartier restera un fief d'opposition. Pour les forces de police, la rue, populeuse et escarpée, avait toujours été difficile à surveiller. Avec ses redans et ses retranchements, ses allées et ses passages, tous densément habités, avec ses caves, ses ateliers, ses cours qui deviennent, les jours de lutte, autant de réduits pour des « coups de main ». Dans les mois qui suivirent le soulèvement de juin, les règlements de compte n'y seront pas rares. Comme en décembre 1848, lors d'une rixe sanglante, là juste au croisement de la rue Saint-Maur : des ouvriers s'en prendront violemment à des gardes mobiles reconnus comme d'anciens « bouchers de Cavaignac⁵² ».

Une illustration de presse

- 46 En 1848, l'image photographique est encore techniquement impossible à imprimer. Il faut la graver sur bois, seule façon de l'intégrer aux caractères en relief des presses à vapeur. Le dessinateur du journal a donc dû simplifier le tracé des plaques de Thibault. Les flous du cliché du 26 juin ont été effacés : dus au temps de pose du daguerréotype, ils furent remplacés par des contours bien nets exécutés à la main. Que ce soit pour les silhouettes dans la rue ou les nuages dans le ciel, les retouches sollicitent un autre regard. Ces deux planches gravées ? Elles ne sont pas signées. Mais de la vingtaine de graveurs travaillant pour *L'Illustration*, Pierre Blanchard, de son vrai nom Pharamond Blanchard, est celui qui présente le plus de dispositions. Non seulement il a suivi de près les épisodes du quartier du Temple – comme en témoignent ses dessins signés (« Le général Lamoricière parlementant avec les insurgés de la barricade de la caserne Saint-Martin », n° 264 ; « Attaque du faubourg du Temple au pont du canal Saint-Martin », n° 266) –, mais il s'est spécialisé dans l'interprétation des photographies. Élève de Pierre Chasselat et d'Antoine Jean Gros, Blanchard a travaillé pour le Diorama de Daguerre. Il maîtrise – fait rare en 1848 – la technique du dessin d'après daguerréotype qu'il a expérimentée lors de ses voyages en Espagne et au Mexique.
- 47 L'histoire de la photographie s'est saisie du daguerréotype de Thibault, s'empressant d'y voir un tournant et une première. Pourtant, daguerréotyper le spectacle de la ville n'était pas une pratique nouvelle. Charles Choiselat a, par exemple, laissé en 1844 un quart de plaque *Vue des toits de Paris* pris depuis le balcon de son domicile, rue Cassette. Pas plus que n'est exclusive cette curiosité pour les combats de juin. Hippolyte Bayard a fixé les vestiges d'une « barricade rue Royale, 1848 » à partir d'une autre technique photographique⁵³.

- 48 Quant à la mobilisation du daguerréotype par la presse, il est des précédents. Le 10 avril 1848, le meeting en plein air organisé par les chartistes, à Kennington Common, au sud de Londres, avait donné lieu à deux daguerréotypes gravés par le journal *Illustrated London News* dans son édition du 15 avril⁵⁴. Retrouvés en 1977, ces clichés étaient dus au photographe de la famille royale William Edward Kilburn. Le rédacteur en chef de *L'Illustration*, Jean-Baptiste-Alexandre Paulin, n'ignorait rien de cette nouveauté en acceptant les daguerréotypes de Thibault. Il avait publié la gravure anglaise plusieurs semaines avant l'épreuve de la rue du Faubourg-du-Temple. L'une et l'autre seront d'ailleurs reprises dans un supplément spécial, les *Journées illustrées de la révolution de 1848*.
- 49 On le constate : les clichés de « la rue Saint-Maur-Popincourt » ne peuvent se réduire à de simples images. Par leurs usages, ils débordent la vocation ornementale qu'on pourrait leur prêter. Que l'on songe au ministre de la Guerre chargeant Charles Chevalier, ingénieur-opticien au Palais-Royal, de la construction d'un daguerréotype portatif pour être mis à la disposition de la commission scientifique de l'Algérie⁵⁵. Ou aux « dessins pris au daguerréotype » sur les lieux de l'accident de chemin de Saint Saulve, à Quivrain, en 1842⁵⁶. L'acte photographique de Thibault est inséparable d'un nouvel espace public dont le double avènement de l'image mécanique et du suffrage universel redéfinissait les contours. Ombre, figures, détails : tout peut désormais se « dessiner » instantanément. Dans l'objectivité d'une image devenue document, sinon preuve.
- 50 Mais une photographie sans histoire est démunie. Elle peut être prise à partie. Par exemple, être suspectée de donner à voir « l'attentat de juin contre la souveraineté du peuple ». Ou au contraire, d'illustrer le « massacre des rêves d'émancipation des ouvriers de juin ». De fait, ces clichés ont longtemps nourri le thème de la *barricade renversée*. Là, face à la légitimité du suffrage universel, le mythe insurrectionnel aurait subi une défaite décisive. En ce mois de juin 1848, un dénommé Thibault aurait livré l'une des scènes où s'est jouée la bataille. D'où la nostalgie qui entoure cet événement photographique : celle d'une définition combattante de la citoyenneté avec qui se serait éteinte « l'illusion qui sous-tendait toutes les luttes depuis la Restauration, à savoir que la bourgeoisie et le peuple, main dans la main, allaient terminer ce qui avait été commencé en 1789⁵⁷ ».
- 51 Si Charles François Thibault a fait là un acte politique, ce fut avant tout celui de montrer sa rue, celle de sa jeunesse et de ses amitiés, une rue se portant fièrement à la rencontre d'un événement. L'insurrection de juin raconte la vie de Charles François Thibault autant qu'il la raconte. Et elle le fait... jusque dans ses détails à peine visibles mais que le sommier foncier conservé aux archives de Paris renseigne. En témoigne l'inscription « Fabrique chocolat. Sirops et liqueurs » sur le mur d'en face, ou celle du pâtissier Baudrand au numéro 97, installé au-dessus du rez-de-chaussée qu'occupaient alors Gamond, un marchand de vieux meubles d'occasion et Sartieux la marchande de chaussures de Lisieux. Des visages oubliés, là, juste à côté du 101, de cette fenêtre du troisième étage où la jeune femme au bonnet blanc a croisé le regard de Thibault. Cette jeune lingère habitait une pièce à feu carrelée dans un logement où elle vivait seule. Un studio de 25 m² à la fenêtre duquel elle a découvert un daguerréotype à l'œuvre au matin d'une journée historique. Elle s'appelait Pauline Pompon.

NOTES

1. Cf., par exemple, Joëlle BOLLOCH, « Les premiers reportages », in Françoise HEILBRUN (dir.), *La Photographie au musée d'Orsay*, Paris, Skira / Flammarion, 2008, p. 76. Ou « le premier exemple de photographie servant comme reportage de guerre » (John WOOD [éd.], *The Daguerreotype : A Sesquicentennial Celebration*, Londres, Duckword, 1989, p. 128).
2. Anne H. HOY, *The Book of Photography : the History, the Technique, the Art, the Future*, Washington, National Geographic, 2005, p. 146. Ou chez Mary WARNER MARIEN, *Photography : a Cultural History*, Londres, Laurence King Publishing, 2006, p. 44.
3. Deux de ces daguerréotypes, ainsi que des exemplaires du journal qui les a publiés, furent achetés par le musée d'Orsay, lors d'enchères chez Sotheby's, pour 182 650 livres sterling. Cette acquisition marque leur entrée dans l'univers public des images. Propriétés jusqu'alors d'un collectionneur, le comte Geoffroy de Beaufort, qui déclare les avoir achetées aux halles Baltard, en 1970, ces plaques ont depuis connu un large succès éditorial.
4. Cette planche daguerrienne a fini entre les mains de Séraphin Luttringer, adjoint au maire du XI^e arrondissement. Employé et sapeur-pompier, il habitait rue Popincourt. Mort en 1884, il la transmet à son fils Charles, qui habitait rue Bichat. Encadreur de la Cité universitaire de Paris, photographe et monteur de dessins, ce dernier en fit don au musée Carnavalet.
5. Ferrante FERRANTI, *Lire la photographie*, Paris, Bréal, 2003, p. 48.
6. « 1848 : Paris se révolte. Thibault photographie les barricades », *Prestige de la photographie*, 4, juin 1978, p. 157-59.
7. Sur cette notion, cf. Danièle BOURCIER, Pek VAN ANDEL, *De la sérendipité dans la science, la technique, l'art et le droit : leçons de l'inattendu*, Paris, Éditions Hermann, 2013.
8. « Le Daguerrotype » [sic], *L'Artiste*, novembre 1838, avril 1839, p. 145-148.
9. Cf. Jean DÉRENS, Luc PASSION, Martine REID, *George Sand*, Paris, Paris bibliothèques, 2004, p. 110.
10. Paris, Archives nationales (AN) : MC/ET/CXVI/876. L'inventaire a été réalisé le 13 janvier 1866. Il fixait le prix des marchandises à plus de 26 000 francs et le mobilier personnel du ménage à plus de 4 000 francs. Le contrat de mariage établi par Chevepeyre à Fontainebleau le 28 septembre le montre : l'essentiel de la fortune héritée venait de son épouse, fille d'un employé du Château royal.
11. Sur cette expérience pour daguerréotyper des objets microscopiques comme des levures de bière, cf. Monique SICARD, *La Fabrique du regard : images de science et appareils de vision*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 107.
12. Cf. sa *Correspondance* adressée au journal *La Lumière* du 30 septembre 1854, n° 39, p. 156.
13. Bertrand TILLIER, *La Commune de Paris, révolution sans images ? Politique et représentations dans la France républicaine (1871-1914)*, Paris, Champ Vallon, 2004, p. 82.
14. Édouard CHARTON, *Dictionnaire des professions*, Paris, Hachette, 1880, p. 414.
15. *Bulletin du monde scientifique*, in *La Presse* du 16 octobre 1848, p. 3.
16. Dans une lettre au ministre des Travaux publics, le 18 novembre 1837, il défend le « système Thibault » comme permettant d'atteindre « avec sûreté et célérité à n'importe quelle élévation ». Un brevet qu'il déposera à l'Académie des sciences et pour lequel il demandera le prix Monthyon (cf. le site INPI, Brevets du XIX^e siècle, 1Ba 6814).
17. L'acte de procuration du 22 septembre 1852 est déposé devant notaire : AN, MC/ CXVI/788.
18. Acte notarié du 20 janvier 1852, AN, MC/CXVI, 785.
19. L'expérience est relatée dans un acte notarié du 4 février 1851 : AN, MC/ CXVI/781.

20. L'expression est du chroniqueur scientifique Victor Meunier lors de la création par le président de leur Chambre syndicale nationale du journal *L'Alliance des chauffeurs-conducteurs-mécaniciens* « fait par et pour les ouvriers », *Le Rappel* du 30 décembre 1882.
21. Sur ce procédé présenté par Durieu à la Société française de photographie en 1855, cf. notamment *L'Ami des sciences*, t. 11, n° 27, 1855, p. 211 et suiv.
22. Sur l'implantation parisienne de ces pionniers du daguerréotype, le relevé le plus précis reste celui d'Elisabeth Anne MCCAULEY, *Industrial Madness. Commercial Photography in Paris, 1848-1871*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1994, p. 47 et suiv.
23. Quentin BAJAC, *L'Image révélée. L'invention de la photographie*, Paris, Gallimard / Réunion des musées nationaux, 2001, p. 44.
24. Félix LAZARE, *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*, Paris, Chez l'auteur, 1844, p. 94.
25. La maison sera renumérotée au début des années 1850. Avant que Piver ne rachète la maison voisine, l'ancien 94, à Mathé en 1859 pour s'y installer.
26. Son père, Jean Claude Piver, et sa mère, Geneviève Catherine Ligué, ne lui laissent qu'une maigre succession, la masse active étant grevée de dettes en juin 1838.
27. AN, MC/ET/XXXVIII/1064. Inventaire de Marie Catherine Delépine, épouse Piver, du 17 décembre 1851. Le partage portait sur plus de 122 000 francs.
28. AN, MC/ET/XXXVII/839. Vente du 10 décembre 1868.
29. Informations tirées du sommier foncier : Archives de Paris (AP) D Q 18 123.
30. AN, XXXVIII/1096. Né à Namur, ce machiniste du théâtre lyrique travailla au *Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas mis en scène les 2 et 3 février 1848, aux côtés de Gavarni (costumes et dessin) ou de Louis Lassalle.
31. Sur le projet de Charles FOURIER, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire* (1829), Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque romantique », 1973.
32. Walter BENJAMIN, *Paris capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, t. 3, p. 47. Ce texte a été rédigé en 1935 pour l'Institut de recherche sociale.
33. AN, MC/ET/XC/388. Acte de vente du 29 avril 1756 à Étienne Hébert, boulanger.
34. AN, MC/ET/XXXVII/117. Vente du 4 septembre 1775.
35. AN, MC/ET/XVI/983. Acte du 11 mars 1811, notaire Deloche.
36. Françoise BUSSEREAU-PLUNIAN, *Le Temps des maraîchers franciliens : de François I^{er} à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 98 et suiv.
37. François LOYER, *Paris XIX^e siècle. L'immeuble et la rue*, Paris, Hazan, 1987, p. 51
38. Publication de mariage signalée in *La Presse* du 22 septembre 1849.
39. Lettre sans nom ni date publiée par Karl MARX, in *Nuée Rheinische Zeitung* le 28 juin 1848. Elle sera reprise par Friedrich ENGELS, « Les journées de juin 1848 », in *Les luttes de classe en France 1848-1850*, Paris, Éditions sociales, 1970, p. 183.
40. Sur cette épuration du 17 mai, cf. Marc CAUSSIDIÈRE, *Mémoires de Caussidière, ex-préfet de police et représentant du peuple*, Paris, Michel Lévy, 1849, t. 2, p. 156. Leur nombre est estimé à 400 gardes à pied et 60 cavaliers, depuis le 16 mai, contre 1 200 à 1 500, en mars-avril. Des hommes gagnés, reconnaît Caussidière, par « l'esprit de turbulence ».
41. Fabien CARDONI, *La Garde républicaine. D'une république à l'autre (1848-1871)*, Rennes, PUR, 2008, p. 68.
42. Albert ARNOUL, *La France en l'année 1848, essai historique*, Paris, Garnier frères, 1862, p. 174.
43. Sous-officier, Théodore Auguste MENDEZ, décoré de Juillet et de la Légion d'honneur, entretient comme tant d'autres, le mythe des « formidables barricades du faubourg Saint-Martin », in *La Deuxième légion pendant les journées de juin*, Paris, Malteste, 1848, p. 5.
44. *Journées de l'insurrection de juin 1848, par un garde national ; précédées des Murs de Paris, journal de la rue, collection des principales affiches apposées de février à juin 1848*, Paris, L. Janet, 1848, p. 286.

45. Sur ces « sapes », cf. Anonyme, *Sanglante insurrection des 23, 24, 25, 26 juin 1848...*, Paris, chez tous les libraires, 1848, p. 11.
46. Éd. GARNOT, *Derniers événements de Paris, racontés à la France républicaine, par un officier d'état-major*, Paris, Barba et Garnot, 1848.
47. *Les Misérables*, Paris, J. Hetzel et A. Lacroix, 1866, p. 639.
48. Albert CRÉMIEUX, Gaston GÉNIQUE, « La question électorale en mars 1848, La révolution de 1848 et les révolutions du XIX^e siècle », 1907, 3, p. 256.
49. *Communication du club fraternel du faubourg du Temple à tous les clubs de Paris*, [signé : Thibault et Lombard.], Paris, impr. de A. Appert, 1848, 7 p.
50. *Le Constitutionnel* du 4 juillet 1848.
51. *Le Journal des débats* du 27 octobre 1848.
52. *Le Journal des débats* du 22 décembre 1848.
53. Cf. Michel POIVERT, *Hippolyte Bayard*, Paris, Nathan, 2001, n. p., n° 23. Le cliché était obtenu par la gélatine argentique. Il est propriété, depuis 1967, du musée des Beaux-Arts du Canada à Ottawa.
54. Fabrice BENSIMON, « Aux origines de la photographie historique : la première représentation d'une foule protestataire », in Pascal DUPUY (dir.), *Histoire, images, imaginaire*, Pise, université de Pise / Edizioni Plus, 2002, p. 137-146. Sous le titre, « Manifestation de *Kennington Commons* », la gravure figure dans le numéro spécial sur les journées de 1848, *op. cit.*, p. 74, n° 105. La légende ne mentionne ni la source ni le procédé utilisé.
55. *La Presse* du 11 décembre 1839.
56. *La Presse* du 5 novembre 1842.
57. Éric HAZAN, *L'Invention de Paris. Il n'y a pas de pas perdus*, Paris, Seuil, 2002, p. 383.

RÉSUMÉS

Le cliché de Thibault passe pour la première illustration photographique d'un reportage dans les journaux. La rue du Faubourg-du-Temple lors des sanglantes journées de juin 1848 : telle est la scène capturée par ce célèbre daguerréotype. Cet article interroge cette expérience optique. Celle-ci ne lance-t-elle pas comme une passerelle entre la perception individuelle et la chronique du monde, la petite et la grande histoire ? Qu'est-ce que l'œil peut voir sur ces images émouvantes ? Pour le savoir, il importe évidemment d'identifier ce « Thibault » que l'on imagine juché avec son lourd équipement de boîtes, de fioles et d'égouttoirs en face de la femme au bonnet blanc qui a surpris son geste. De quel lieu exact a-t-il pu prendre cette série de vues sur des barricades de juin 1848 ? Cette prise de vue permet, plus largement, d'interroger le statut acquis par ce traitement optique de l'événement. De quelle représentation du réel participe-t-il alors qu'au même moment se met en place la représentation politique du suffrage universel ?

Thibault's picture is taken to be the first photographic illustration in a journalistic report. The rue du Faubourg-du-Temple during the bloody days of June 1848 is the scene captured in this famous daguerreotype. My article is an investigation into this optical experiment. Does it not throw out a kind of bridge between individual perception and global chronicling? Between the little and the big picture? What can the eye see in these emotive images? To uncover this, it is of obvious importance to identify this "Thibault" who we imagine perched somewhere with his cumbersome array of equipment – boxes, vials, draining racks –, spotted 'mid-snap' by the

woman with the white bonnet. From what precise location might he have taken this series of shots of the June 1848 barricades? More broadly, this angle enables us to investigate the status achieved by this optical rendering of the event. Which representation of reality is it participating in while at the same moment the political representation of universal suffrage is being set in place?

INDEX

mots-cles Daguerreotype, Juin 1848, C.F. Thibault, Richebourg, Représentation, Histoire de la photographie, Paris, Révolution

AUTEUR

OLIVIER IHL

Olivier Ihl est professeur des universités à Sciences Po Grenoble. Spécialiste de sociologie historique, il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les mises en scène du politique, dont *La Fête républicaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1996 ou *Le Mérite et la République*, Paris, Gallimard, NRF, 2006. Une version complète de son enquête sur Charles François Thibault vient d'être publiée aux éditions du Croquant (Paris, 2016) sous le titre *La Barricade renversée. Histoire d'une photographie*, Paris, 1848.